



DOSSIER

Un monde meilleur

Benoît Lambert

Le mal qui vient

Il y a vingt ans, Benoît Lambert entamait un feuilleton théâtral sur les grandes mutations du monde moderne. Le directeur du CDN de Dijon-Bourgogne livre un dixième épisode en forme d'épilogue sur la fin du monde. Retour sur une épopée contemporaine.

Comment tout cela a commencé ?

Benoît Lambert : En 1999, dix ans après la chute du mur de Berlin, avec l'adaptation d'un texte de Jean-Bernard Pouy, *Spinoza encule Hegel*. On est partis de l'effondrement de l'hypothèse communiste et pendant vingt ans, on a regardé ce que la victoire du capitalisme représentait pour nos vies. Chaque épisode a donné lieu à des spectacles très différents, des collages, des adaptations de romans, des collaborations avec différents auteurs, dont une assez longue avec Jean-Charles Masseur et deux épisodes avec François Bégaudeau. Et puis il y a cet épilogue que j'ai moi-même écrit et qui part aussi de l'envie de travailler avec Christophe Brault.

On en est donc à la fin du monde.

Je suis effectivement parti de la lecture d'un essai effrayant de Pierre-Henri Castel *Le mal qui vient* qui évoque cette situation anthropologique inédite résumée d'une phrase : **"Il s'écoulera moins de temps entre le dernier homme et moi qu'entre, disons, moi et Christophe Colomb."**

La covid a-t-elle joué un rôle ?

Non, le projet date d'avant et quand la pandémie est arrivée, j'ai été embarrassé, il n'était pas dans mon intention de livrer un commentaire sur l'actualité. C'est une réflexion plus profonde qui se boucle, au sens propre du terme.

C'est un spectacle collapsologue ?

Pas au sens où la question est abordée dans le débat public, d'une manière envahissante et utopique, comme si tout allait s'arrêter d'un coup. On part d'un petit cours d'anthropologie accéléré sur l'histoire de l'espèce avec cette hypothèse de nombreux spécialistes : l'anthropocène, le début de la destruction, ne daterait pas de la révolution industrielle mais du néolithique avec la sédentarisation et le début de l'élevage. Ensuite, la question du spectacle tourne autour de "comment finir ?" C'est là où la question d'un monde meilleur resurgit, le communisme non plus comme promesse d'un bonheur éternel, mais comme possibilité de finir le moins possible et pas dans d'atroces guerres et souffrances. C'est l'idée de George Orwell d'une "décence commune".

Comment fait-on du théâtre avec

de telles abstractions ?

C'est toute la question. Chaque spectacle s'est construit dans un lien fort avec les acteurs qui ont toujours été au cœur du processus de création. J'aime l'idée qu'ils s'emparent de matériaux de pensée plutôt que de récits de personnages. Christophe Brault est un comédien pour lequel j'éprouve une grande admiration. Sa puissance d'interprétation est fascinante, sa performance dans *Cyrano* il y a quelques années, m'avait sidéré. Nous avons beaucoup lu tous les deux, je n'ai commencé à écrire qu'à partir du moment où il était sur le plateau. Chaque matin, je lui donnais des bribes, il les mettait en jeu avec une forme d'humour noir, un point de vue brechtien de déplacement des pensées et des émotions. Ces questions angoissantes de notre devenir, il fallait les traiter avec humour et légèreté.

C'est un cours auquel vous nous conviez ?

Plutôt un objet non identifié, une oscillation entre le cours magistral et le stand up. On ne sait jamais qui nous parle, il n'y a pas de rôle précisément défini. Parfois on pense qu'on a affaire à un prophète, un savant fou, c'est un peu dérangeant, il a une forme d'exaltation, d'inquiétude vertigineuse qui est une source de comique. Quand j'avais monté *Sixième solo* de Serge Valletti, il y avait déjà ces personnages qui viennent nous parler, portés par une urgence et qui prennent en otage ceux qui les écoutent. Christophe émet des hypothèses auxquelles on peut ne pas adhérer et tout cela se transforme dans une sorte de jeu avec le public.

Propos recueillis par
Patrice Tropier

■ *Un monde meilleur*, texte et mise en scène Benoît Lambert, avec Christophe Brault. Théâtre Dijon Bourgogne, Parvis Saint Jean rue Danton 21000 Dijon, 03 80 30 12 12, du 6 au 17/10